

LIVRE PREMIER

DES MOTS, DES IDÉES, ET DES PROPOSITIONS

## LIVRE PREMIER

### DES MOTS, DES IDÉES, ET DES PROPOSITIONS

---

#### CHAPITRE PREMIER

---

##### DES MOTS.

1. Nous pouvons connaître les objets sans recourir au langage; mais toutes les vérités considérées dans la logique sont des vérités exprimées par des mots.

Les connaissances qui guident les animaux inférieurs à l'homme sont évidemment indépendantes du langage. Les animaux saisissent par les sens les objets qui les environnent, et ce sont des images sensibles qui leur présentent le souvenir de ces objets. Le buisson qui donne un abri, l'herbe qui sert de pâture, les animaux dont il fait sa proie, tous ces objets, l'animal ne les connaît et ne les recherche que sous l'influence des impressions sensibles.

Les hommes, eux aussi, connaissent de la même façon un grand nombre d'objets qui font partie de l'ordre de la nature, sans avoir recours au langage. L'enfant possède déjà tout un trésor de connaissances sensibles, avant de comprendre ou d'employer sa langue maternelle. L'habileté de l'ouvrier dépend en grande partie des associations naturelles qu'il établit entre les apparences sensibles de l'objet qu'il façonne, et les mouvements qu'il doit accomplir lui-

même: ainsi le polisseur de pierre n'a qu'à regarder la surface qu'il polit pour savoir quel est le coup qu'il doit frapper.

Même dans les professions où l'esprit joue un plus grand rôle, par exemple dans la médecine, l'art consommé suppose et exige un grand nombre de connaissances sensibles, indépendantes du langage. Le médecin apprend dans les livres tout ce qui peut être exprimé par des mots: mais il y a des nuances délicates de diagnostic, que le langage est impuissant à rendre, et que recueille, en dehors de toute expression verbale, le sens de la vue, celui de l'ouïe, ou celui du toucher.

De telles connaissances, qui peuvent suffire à un individu, ne pourraient être communiquées à d'autres personnes qu'avec difficulté et dans des proportions très-limitées. Une impression sensible, à proprement parler, ne peut être directement transmise. Un individu, qui n'aurait que des impressions sensibles, sans mots pour les exprimer, ne pourrait être que très-indirectement utile à ses semblables: en plaçant à portée des objets qu'ils ont besoin de connaître. Un homme âgé peut en une fois et par une seule expérience transmettre à l'enfant la connaissance de la nourriture, de la boisson, de l'abri. De même un médecin peut montrer du doigt à son élève les cas qu'il a sous les yeux. Quant à nos *mouvements*, c'est-à-dire, à nos actions extérieures, l'instinct d'imitation, si puissant chez les hommes, et qui se développe aussi jusqu'à un certain point chez les animaux, suffit à les communiquer.

Mais de telles communications sont nécessairement difficiles: elles ne peuvent avoir lieu que d'homme à homme. Elles sont perdues si cette transmission immédiate n'a pas lieu. L'habileté acquise dans certaines professions manuelles ne peut être conservée que grâce à une succession d'ouvriers vivants qui se transmettent directement leurs secrets.

C'est surtout quand il s'agit de transmettre nos découvertes sur la ressemblance, sur les rapports des choses, que

se montre l'impuissance d'une transmission directe de nos connaissances. Si par exemple nous voulons, sans recourir à des mots, apprendre à un autre homme le rapport que nous avons constaté entre un grand nombre d'objets, épars dans le monde, et qui tous produisent de la chaleur, nous serons obligés d'appeler successivement son attention sur chacun de ces objets, afin qu'il puisse, par une comparaison réelle, en saisir lui-même la ressemblance. Combien est plus commode le mécanisme qui met à notre disposition des mots comme — le *soleil*, le *feu*, les *animaux*, et qui, unissant ensuite chacun de ces mots avec le terme commun de *chaleur*, permet de faire en une fois connaître notre pensée!

Tel est le premier fait qui prouve l'importance des mots au point de vue des connaissances générales. Une connaissance générale n'est pas autre chose que le rapport constaté entre les objets. Or, il est évident que le moyen le plus aisé et le plus expéditif de transmettre de telles observations consiste à les désigner par des termes communs. Le mot « arbre » désigne des traits de ressemblance saisis dans un nombre considérable d'objets. L'emploi de ce mot, qui se rapporte à tant d'individus distincts, fait connaître les ressemblances, les rapports, ce que les platoniciens appelaient: l'unité dans la pluralité.

Les opérations du raisonnement consistent souvent à associer un certain nombre de ces généralités. Ainsi une simple multiplication — comme 8 fois 9 font 72 — renferme les généralités suivantes — 8, 9, la multiplication, l'égalité, 7, 10, l'addition, 2. Or, si la simple comparaison des choses individuelles peut suffire à produire séparément chacune de ces idées générales, sans recourir aux mots et aux signes, l'association commune de tous ces éléments, dans l'opération de la multiplication, dépasserait la puissance de l'intelligence la plus vive. Les sens à eux seuls peuvent nous montrer que deux rangées de trois objets, réunies en une seule, font une rangée de six objets; mais nous ne pourrions jamais découvrir d'un seul regard que 7 et 8 font 15.

Lorsque les vérités sont exprimées par des mots, elles peuvent donc être, non-seulement communiquées et discutées, mais aussi associées dans des propositions complexes, qui constituent une source inépuisable de vérités dérivées. C'est seulement quand elle revêt la forme du langage que la connaissance peut être assujettie aux méthodes et aux règles de la logique.

2. Toute connaissance exprimée par des mots, toute vérité affirmative ou négative, revêt la forme qu'on appelle en grammaire, une *phrase*; en logique, une *proposition*.

Une proposition mentionne deux choses, et par suite elle se compose pour le moins de deux mots.

Nous ne pouvons par le moyen des mots communiquer aux autres la plus petite portion de notre connaissance, sans énoncer ce qu'on appelle, en grammaire, une phrase (*sentence*), en logique, une proposition. La phrase se compose d'un nom et d'un verbe. La proposition est formée d'un *sujet* et d'un *attribut* ou *prédicat*. Le sujet est la chose dont on parle; le prédicat, la chose rapportée au sujet. Les mots isolés, comme « Jean », « le soleil », « le vent », « la maison », ne peuvent pas à eux seuls nous donner des connaissances: ils ne constituent ni des phrases en grammaire, ni des propositions en logique. Ils ont besoin d'être combinés avec d'autres mots, comme « Jean arrive », « le soleil brille », « le vent souffle », « la maison regarde la mer », pour devenir des sources d'informations, c'est-à-dire des propositions ou des phrases. Ces propositions contiennent pour le moins deux mots, la plupart en contiennent davantage. Dans chacune de ces expressions nous pouvons par analyse déterminer deux parties: 1° quelque chose dont on parle, le *sujet*; — Jean, le soleil, le vent, la maison; 2° quelque chose qui est attribué au sujet: « il vient », « il brille », « il souffle », « elle regarde la mer ».

Remarquons de plus que deux mots, que plusieurs mots, prononcés l'un après l'autre, ne suffisent pas pour former une proposition, une phrase — c'est-à-dire quelque chose

qui est déclaré vrai ou faux, et que notre croyance doit accepter ou repousser. « Jean, arbre », « soleil, lune, lumière », « vent, terreur, tempête », « maison, homme, rue », ne constituent pas des phrases ou des affirmations. Il y a quelque chose de plus dans l'expression grammaticale de toute proposition réellement instructive. « L'or jaune », voilà deux mots, qui sous cette forme ne nous apprennent rien, mais qui deviennent expressifs, qui prennent un sens, par l'addition du mot: « est ». — « L'or est jaune ». C'est ce mot « est » qui unit les deux autres mots de façon à en faire une phrase: grammaticalement parlant, c'est ce que nous appelons le verbe: au point de vue logique il constitue la « copule » de la proposition.

Au point de vue grammatical, la phrase ne se divise qu'en deux parties — le sujet et le prédicat. Le sujet « l'or », le prédicat, « est jaune ». Au point de vue logique, le prédicat grammatical est subdivisé en deux autres parties: l'attribut du prédicat, à savoir « jaune », et le mot qui sert de trait d'union, de copule « est ». C'est l'attribut « jaune » qui constitue le prédicat logique. Ainsi une proposition, en logique, comprend le sujet (l'or), le prédicat (jaune), et la copule (est).

Dans les propositions qui se réduisent à deux mots, la copule est contenue dans le verbe: « Jean parle ». Il n'y a là en apparence qu'un nom et un verbe; mais le verbe, en vertu de sa nature même, renferme l'affirmation. Deux noms comme « Jean avocat », un nom et un adjectif comme « or pesant », ne constituent aucune connaissance, si on n'y ajoute un troisième mot qui puisse servir de copule; mais nous avons un certain nombre de propositions où un nom, et un verbe (en un seul mot), suffisent pour donner lieu à une affirmation complète; comme « l'enfant marche », « le pain nourrit », « Sirius brille (1) ».

(1) L'auteur dit seulement « un certain nombre de propositions » par suite des habitudes particulières de la langue anglaise où le verbe substantif est plus fréquemment employé qu'en français.

Dans des propositions de cette espèce, ce sont nos connaissances grammaticales qui nous apprennent à distinguer le sujet du prédicat : c'est le nom qui est le sujet, c'est le verbe qui est le prédicat grammatical, et qui, au point de vue logique, contient à la fois le prédicat et la copule affirmative. Il en est de même dans des propositions analogues pour la forme à celle-ci : « L'or est pesant. » Ici encore nous sommes guidés par la grammaire. Nous savons qu'un adjectif, comme « pesant », n'est jamais le sujet, et qu'il doit être par conséquent le prédicat. Quant au nom, il peut servir ou bien de sujet, ou bien de prédicat logique. Ainsi : « l'or est un métal », « César est empereur », voilà des propositions formées de deux noms, l'un qui est sujet, l'autre qui est attribut. Dans la langue anglaise, c'est le plus souvent la place occupée par ces noms qui en détermine la nature : c'est le sujet qui est énoncé le premier. Si pour produire un effet de rhétorique l'ordre est interverti, nous jugerons de la valeur des mots, non plus d'après leur place, mais d'après le sens général de la phrase.

Une remarque sur laquelle on ne saurait trop tôt fixer l'attention, c'est que le prédicat en général a un sens plus large que le sujet : il s'applique à beaucoup d'autres choses que celle dont on est en train de parler. « L'or est pesant », sans doute, mais il n'est pas la seule chose pesante. « Le bois n'est pas bon à manger » : voilà une affirmation qui nous laisse entièrement libres de croire qu'il y a beaucoup d'autres choses que le bois qui ne sont pas bonnes à manger. Par conséquent, le sujet et le prédicat, dans une proposition n'ont pas nécessairement « la même extension » ; en fait, ils ont rarement la même extension.

3. Diverses raisons nous déterminent à commencer la logique par l'étude des mots.

1° On sait maintenant qu'une proposition, c'est-à-dire l'élément fondamental de toute logique, la forme logique de toute connaissance, est composée de mots. Par conséquent il est impossible de déterminer les caractères des

propositions si l'on n'a pas préalablement étudié les mots qui les forment.

2° De l'emploi des mots dérivent un grand nombre d'erreurs : les mots, pour ainsi dire, tendent des pièges à la pensée. Or une des fonctions les plus importantes de la logique est de nous mettre en garde contre ces erreurs.

3° L'étude des langues parlées par les hommes est le moyen le plus aisé de se rendre compte des choses qui existent. Une langue complètement développée exprime toutes les choses que les hommes connaissent. Que ces choses soient ou ne soient pas toutes celles que renferme l'univers, peu importe : elles sont du moins toutes celles qui ont été mises en lumière par les observations accumulées des générations humaines depuis un grand nombre de siècles. Or on sait combien il est utile, quand on veut exposer un système complet de logique, — c'est-à-dire un code des règles de la preuve et de la méthode dans toutes les branches de la connaissance, — de réduire et de ramener à des classes distinctes l'ensemble des choses qui existent. L'étude de la langue des peuples les plus éclairés et les plus civilisés, ou la comparaison des langues de différents peuples, est le secours le plus précieux que l'on puisse appeler à son aide dans un pareil travail.

Dans le langage d'un peuple civilisé, nous trouvons des mots pour les corps célestes, leurs révolutions et leurs changements ; des mots pour les grands objets de la terre, — la mer, les montagnes, les rivières, etc. ; des mots pour les substances matérielles, — l'eau, la pierre, le fer, l'or, le bois, l'ivoire ; des mots pour les pouvoirs et les forces naturelles, — le vent, la pesanteur, la chaleur ; des mots pour les corps vivants, — les plantes et les animaux ; des mots pour les organes et les fonctions du corps humain ; des mots pour les fonctions mentales, — le plaisir, la peine, la volonté, la pensée ; des mots pour les phénomènes sociaux, — la royauté, la loi, la punition, la propriété, le crime ; des mots pour les nombreuses professions de l'espèce humaine, — l'agriculture, le commerce ; et ainsi de

suite. Or ces mots sont comme les clefs des différentes catégories d'objets qu'ils représentent. D'un autre côté nous avons des mots, des formes de langage, pour indiquer les ressemblances qui existent entre les choses, — des mots génériques ou communs, comme étoile, solide, chaleur, pouvoir, plaisir, — mots qui indiquent que ces faits naturels se représentent souvent à nous. Enfin nous avons des expressions verbales complexes, — comme *faculté maîtresse, de haut en bas* : termes qui nous apprennent qu'il y a dans le monde des choses unies par des rapports réciproques.

4. Le mot doit être défini d'abord « le signe attaché à un objet afin qu'on puisse parler de cet objet ».

Lorsqu'on donne un nom aux objets, le but que l'on poursuit d'abord est de rendre possible la communication de la pensée et la conversation. Une fois inventés, les mots jouent subsidiairement un autre rôle : ils assistent le penseur solitaire, en lui permettant de se rappeler, de préciser, de disposer ses pensées.

M. Mill a remarqué, pour rectifier les vues inexactes de Locke et de quelques autres philosophes, que les mots sont les noms des choses, et non de nos idées des choses. Le mot « soleil » désigne l'objet ainsi nommé, et non pas seulement l'idée, la notion que nous en avons. Supposer que les mots sont les noms des idées seules, est une forme d'idéalisme ; c'est confondre l'objet et le sujet. La chose elle-même (si elle est objective) est déterminée par nos sensations, par ce que nous appelons notre expérience de la réalité ; l'idée est au contraire purement subjective : elle est à rigoureusement parler un élément intellectuel.

5. Considérés au point de vue de la logique, les mots doivent être classés selon la *généralité* et selon la *relativité*, par correspondance avec les deux principes de la connaissance : l'*accord* et la *différence*.

Les mots peuvent être diversement classés. Au point de vue *philologique*, ils appartiennent à différentes langues :

l'anglais, le français, l'hébreu. La *rhétorique* les distingue en mots simples et en mots figurés ; le genre des mots figurés contient des espèces variées : — l'hyperbole, l'ironie, etc. Ces figures sont contraires à la logique, puisqu'elles consistent à s'écarter de la vérité, pour émouvoir les sentiments.

Il y a aussi une distinction *grammaticale* des mots, c'est-à-dire des parties du discours : distinction qui peut passer en grande partie pour une distinction logique. Ainsi le nom peut toujours être le sujet de la proposition : il en est souvent l'attribut. L'adjectif a deux fonctions logiques, — il peut être, et il est fréquemment un prédicat ; en second lieu, il est le caractère *spécifique* attribué au genre qu'exprime le nom : *l'homme* (nom), *genus* ; *l'homme sage* (adjectif), *species*. Le verbe a pour rôle logique d'être le signe de l'affirmation ou de la prédication. Il ne peut y avoir de proposition sans verbe : « le feu *brûle*, le miel *est doux*. » Les autres parties du discours n'ont pas de fonction logique (1).

#### Des mots considérés par rapport à la généralité.

6. Lorsqu'on classe les mots par rapport à la GÉNÉRALITÉ (ou à la ressemblance), la distinction fondamentale est celle des mots *singuliers*, et des mots *généraux* (2).

L'opération généralisatrice fondée sur la ressemblance des objets est une opération éminemment scientifique ou logique. Qu'il s'agisse soit d'une *notion* générale (par

(1) Affirmation contestable, si l'on songe au rôle de la préposition et de la conjonction, qui unissent soit les idées, soit les phrases elles-mêmes.

(2) Quand il s'agit des fondements de la connaissance, il semble qu'il faille d'abord s'occuper de la différence ou relativité. Nous commençons par distinguer ; c'est par une opération ultérieure que nous saisissons des rapports entre les objets distincts. D'après cela, la classification des mots fondée sur la relativité devrait précéder la classification fondée sur la généralité. En réalité ce-